Vente des Vendredi 11 et Samedi 12 Juin 1875,

Hotel Drouot, salles n°s 8 et 9.

95 DESSINS

DE

J.-F. MILLET

Composant la Collection de M. GAVET

EXPOSITIONS

Particulière	Publique
Le Mercredi 9 Juin 1875	*Le Jeudi 10 Juin 1875*

De 1 heure à 5 heures

COMMISSAIRE-PRISEUR
Me CHARLES PILLET
10, rue de la Grange-Batelière.

EXPERT
M. DURAND-RUEL
16, rue Laffitte.

Avec le concours de M. Francis PETIT,
7, rue Saint-Georges.

CATALOGUE

DES

95 DESSINS

DE

J.-F. MILLET

Composant la Collection de M. GAVET

ET DONT LA VENTE AURA LIEU

HOTEL DROUOT, SALLES 8 et 9

Les Vendredi 11 et Samedi 12 Juin 1875,

à deux heures

Par le ministère de Me CHARLES PILLET, Commissaire-Priseur,
10, rue de la Grange-Batelière,

Assisté de M. DURAND-RUEL, Expert, 16, rue Laffitte,

Avec le concours de M. FRANCIS PETIT, 7, rue Saint-Georges,

Chez lesquels se trouve le présent Catalogue.

EXPOSITIONS :

PARTICULIÈRE : Le Mercredi 9 Juin 1875

PUBLIQUE : Le Jeudi 10 Juin 1875

De 1 heure à 5 heures.

1875

CONDITIONS DE LA VENTE.

Elle sera faite au comptant.

Les adjudicataires payeront *cinq pour cent* en sus des enchères.

Paris. — Typ. Pillet fils aîné, 5, rue des Grands-Augustins.

L'exposition des 46 dessins de Millet, faite chez M. Petit, rue Saint-Georges, aura été la révélation du génie du maître et l'explosion première de sa gloire.

Explosion plus puissante que bruyante, révélation sans faux enthousiasme ni fracas : les visiteurs ne se pressaient point; cela ressemblait à de l'indifférence. Pourtant, un à un ou par groupes discrets, dans le courant du mois, quatre mille sont venus, non point poussés en troupeau par la réclame, mais attirés individuellement par le seul aimant du génie. Ce noyau de quatre mille visiteurs, c'est pour Millet la postérité qui commence. Ceux qui l'avaient suivi au Salon, année par année, l'ont retrouvé là tout entier; ceux qui ne le voyaient encore qu'à travers des préjugés hostiles ont appris à le mieux connaître. Les admirateurs sont devenus des fanatiques, les détracteurs des convertis. Ne restent contre lui que les aveugles-nés.

Certes Millet n'était ni inconnu ni méconnu avant l'apparition des 46 dessins. Depuis plus de vingt ans, il s'affirmait sous la forme complète du tableau. Mais chacun de ses tableaux n'était qu'un épisode du bel ensemble dont les dessins sont l'entière expression. On le jugeait à part, on l'admirait pour lui-même tandis qu'il ne contenait qu'une

simple particularité du grand poëme des champs. Il fallait donc à Millet non plus le langage complexe et lent de la peinture, mais la simplicité graphique du dessin.

Si 46 dessins ont si bien révélé le maître, que sera-ce des 95 mis en vente aujourd'hui. Millet était, en 1863, dans la plénitude de sa force, lorsque M. Gavet les lui demanda. Millet se mit à l'œuvre et fit cette série : puissante gerbe que lie plus vite qu'un autre l'homme mûr qui a le vif sentiment de la brièveté de la vie et la haute ambition de s'exprimer une fois tout entier, comme dans un testament anticipé.

Ces 95 dessins de Millet, œuvres de sa prédilection, cette autobiographie de l'enfance et de la jeunesse campagnardes du peintre, ce cycle figuré de la vie rustique comme il la comprenait : tout cela on va le voir pour la dernière fois ; occasion unique pour nous de constater la valeur de l'incomparable artiste, dont le génie n'est plus à discuter.

Ce qui frappe d'abord, c'est l'embarras de faire un choix parmi ces dessins. Celui-ci est superbe, complet en soi, on le voudrait. On passe à un autre, on le voudrait encore, on les voudrait tous. Comment mieux prouver la beauté de chacun et la perfection de l'ensemble.

Dans cette collection, véritable odyssée rustique, Millet est un grand peintre, c'est-à-dire un peintre qui sent, voit et rend toute la nature : l'homme et les animaux, l'état du ciel et le caractère du sol, la saison ou l'heure du jour. Ce n'est point le peintre spécial des paysans, ni un paysagiste spécialiste. C'est un peintre qui représente tout ce qui se voit sous le soleil, comme disait Poussin, que Millet rappelle si bien par la hauteur de la pensée et la gravité de l'impression.

On ne peut le confondre avec aucun maître. Il a tout vu pour son propre compte, comme si personne n'avait rien vu avant lui. D'où résulte une originalité sans pareille et sans la moindre excentricité.

Très-puissamment impressionnable, en même temps très-sage et très-fort, Millet lit dans la nature avec une émotion grandiose et paisible, puis écrit posément ce qu'il y a lu. C'est un primitif et c'est un maître.

Comment Millet a-t-il peint l'homme ? Comment le ciel ? Comment la terre ? C'est ce qu'il s'agit d'établir, non par une affirmation arbitraire et hautaine, mais par l'analyse familière de quelques-uns de ces chefs-d'œuvre d'où la familiarité n'exclut pas la grandeur.

Le paysan de Millet n'est point, — quoi qu'on ait dit, — cet animal dont parle Labruyère, bête de somme humaine invariablement abrutie par la misère, le travail et le mauvais temps. Harassé, ravagé, on peut le trouver laid; constitutionnellement, au contraire, il est beau, sain et fort. Millet prend l'homme et la femme des champs à tous les états de leur vie; il accuse admirablement les développements caractéristiques de l'enfance à la jeunesse, de la jeunesse à la maturité, de la maturité à la décrépitude, avec la logique la plus ferme, l'observation la plus précise, mais sans aucun parti pris de laideur non plus que de beauté.

Son poupon, dans le magnifique dessin *la Veillée*, est, à la lumière de la lampe, comme un enfant Jésus sous l'auréole.

Le voici au grand air, hors de la chaumière et du berceau. Assis à même le sol, un frère aîné, pas bien grand, tient le poupon entre ses bras. L'arbre verse sa fraîcheur sur

eux, les poules courent, les canards barbotent autour, et c'est un poëme de béatitude enfantine.

Plus tard, garçons et filles chasseront les oies vers la mare, une brindille verte à la main, non loin des parents qui travaillent; heureux de leur fonction : mener les oies, lesquelles sont si grandes et si graves qu'elles ont bien un peu l'air de mener les enfants.

Ces fillettes endormies à l'ombre des haies, ou bien assises à califourchon sur une barrière, sont de très-jolies filles, d'une beauté un peu âpre et sauvageonne, mais fraîches, fouettées du grand air, non encore durcies par le travail ni flétries par le hâle.

En voici deux qui fourragent les noisetiers; les bêtes sont bien mal gardées! idylle des plus simples, sans doute, mais dans un coin de pacage, entrevu à travers les branches, se dessine un groupe de vaches luttant, fier et précis comme un revers de médaille de Tarente : le cachet du maître!

La brebis a mis bas, et suit en bêlant une jeune fille qui emporte l'agneau dans son tablier et se retourne avec une infinie douceur pour regarder et consoler la mère.

Deux bergères, l'une debout, attentive, l'autre comme extasiée au pied d'un tertre, regardent au fond du ciel un long vol d'oies sauvages.

L'habitude de la vie contemplative, de l'infini toujours visible, toujours senti et toujours inexpliqué, ajoute même à la physionomie des bergères de Millet une expression qui fait d'elles comme des Jeanne d'Arc, des Geneviève écoutant des voix ou attendant des apparitions.

Quelques-unes, non encore soumises aux rudes labeurs

du ménage, sont dans leur stature puissante et inaltérée, comme des filles de rois pasteurs, du temps de Laban ou d'Evandre.

La fille au puits, statue vivante, ferait bien dans la frise des Panathénées.

Méditative au milieu des montagnes ; ailleurs, dans des gorges perdues, robuste et d'aspect presque sauvage ; ici voilée, morne et mystérieuse comme une Isis ; là grandiose d'attitude, sur ce haut plateau, parmi ces arbres formant colonnade, et pareille avec sa quenouille à la Pallas du Parthénon, qui regarde de loin venir les vaisseaux, la femme de Millet n'est jamais laide.

On dirait même que l'artiste a évité volontairement de peindre sa décrépitude. Il y a peu de vieilles dans son œuvre. Et même quand il peint la femme telle que la font, après le mariage, les mauvais temps subis, les travaux des champs partagés avec le mari et tous les accablements de la maternité, il lui conserve toujours sa force et sa superbe constitution ; sa *Batteuse de beurre* est la *mater castrorum*, capable de porter dans ses flancs toute une suite de héros. Appelez laideur, si vous le voulez, cette flétrissure physique, mais n'en accusez pas le goût spécial du peintre qui n'est ici que l'historien de la nature et le témoin de la vérité.

Ce que Millet a peint dans la femme, c'est avant tout le parfait accord de la physionomie, du geste, de l'habitude et de la fonction. « Je voudrais, disait-il, que les êtres que je « représente aient l'air voués à leur position, et qu'il soit « impossible d'imaginer qu'il leur puisse venir à l'idée d'être « autre chose que ce qu'ils sont. Une œuvre doit être d'une « pièce, et gens et choses doivent toujours être là pour une

« fin. » Ce qu'il fait pour la femme, il le fait pour l'homme, et l'homme, tel qu'il le comprend, a, lui aussi, sa beauté.

Voyez *Les Défricheurs*, ces deux rudes gaillards, hauts de taille, aux articulations bien huilées, résistants et pliants comme l'acier des machines. Sous leurs tricots de laine on sent le muscle et l'os, les accents d'une force on ne peut mieux distribuée sur la souplesse de l'armature. Une tignasse drue hérisse ces crânes où se briserait un bâton. Avec cela, rien de théâtral, une sorte d'ingénuité naturelle, le vrai type du laboureur et du soldat.

Un couple de nouveaux mariés partent pour le travail. La femme coiffée d'un panier, aspect à la fois familier et étrange, porte la cruche où est la boisson de son homme; lui, la bêche sous le bras, la fourche sur l'épaule, va comme elle respirant l'air du matin. Rien ici de poétisé, la vérité seule ; et pourtant de cette vérité se dégage une pénétrante poésie.

Un autre couple, par un midi torride, dort pieds nus à l'ombre des meules.

Un paysan, propriétaire parcellaire, prend le repos avec sa femme, assis sur sa brouette, et fume béatement sa pipe sur son propre bien.

Un autre fend du bois. Sa face, ni abrutie ni farouche, a tout le fier accent d'une médaille. Sec, pas de ventre, solide et de la plus âpre vigueur : on sent à son geste que la forêt y passerait.

Le même, en un endroit sec, sur un sol pierreux choisi exprès pour que l'atelier soit commode et sain, débite les menues branches de la forêt éclaircie par son œuvre. Sa femme l'aide et emporte à mesure les fagots. Le geste, tou-

jours précis et patient, est ici moins énergique, moins sauvage ; ce facile travail est presque un repos.

Un semeur : mais ne craignez rien, ce n'est pas un pontife, ce n'est pas un poëte méditant sur l'immortalité du grain ; il sème bien, et cela suffit.

Le jour tombe. Tout seul, sans chevaux ni charrue, avec cette bêche usée, ébréchée sur les mottes dures et parmi les cailloux du terrain défriché, l'homme a travaillé pour son propre compte. L'étoile du soir paraît. Alors seulement il se redresse et remet sa veste, d'un geste admirable qui est tout le poëme du labeur accompli.

Un autre travailleur de terre, avant midi, revient chez lui, la bêche sur le dos, par un chemin creux entre les blés.

Un autre ne rentre qu'à la nuit, ramenant son âne.

Voici maintenant le couple parti ce matin, au scintillement de la rosée, qui s'en retourne au crépuscule. Et comme les diverses heures du jour inspirent à Millet diverses physionomies, joyeux à l'aube, nous les retrouvons ce soir, solennisés par l'heure et mystérieux avec leur âne, comme une fuite en Egypte.

Passons aux bergers, solides aussi, de même race, mais moins durs que les cultivateurs. L'un, beau sous son manteau comme un pâtre de Chénier, bâton à la main, chien en avant, chien en arrière, ramène un troupeau nombreux, confondu, indiquant par le niveau de ses dos l'admirable modelé des terrains qu'il traverse.

Un autre, debout dans un friche, rappelle moins Chénier et davantage Homère. Ici encore le troupeau, au lieu d'être dénombré mouton par mouton, est peint dans son

unité collective. Tous ces dos rapprochés, qu'éclaire une large nappe de lumière, apparaissent comme une mer.

Un troisième, pâtre du pays montueux, debout sur un bloc, sonne de la trompe. Le paysage se devine immense. Il faut la trompe, dans ces endroits déserts, dans ces gorges perdues, pour rappeler au loin les grands troupeaux disséminés.

Et pendant que le berger ramène son troupeau, tandis que le terrassier s'en revient par les routes, des pêcheurs, à la lune, jettent leurs nasses. Sur l'eau comme partout, l'homme lutte avec la nature. Admirable ubiquité de la pensée, universelle aptitude à pénétrer toutes les professions qui rapproche ici le peintre du poëte épique.

Millet nous montre ensuite la vie rustique, dans ces occupations journalières, dans ces fonctions, ou collectives ou moins rudes, qui sont comme l'intermède facile ou joyeux des grands travaux : une femme abreuve le troupeau ou mène les chevaux boire ; un vieillard mène boire les vaches, car l'homme, à son déclin, se réduit peu à peu aux fonctions de la femme. Les gens de la ferme se poussent et se pressent, l'orage menace, il s'agit de sauver les foins !

Et pour fermer ici ce cycle de la vie rurale, voici l'épisode poétique et chantant : on bat le sarrazin, le cidre est fait, c'est un jour de plaisir et de liesse. D'un coup d'œil, vous saisissez toutes les opérations de la récolte : le sarrazin coupé, lié, transporté, battu, vanné, son grain trié, et sa paille brûlée sur place pour préparer des cendres de lessive. Que ce tableau est vibrant et clair, et que la composition en est admirable, depuis ces femmes du premier plan, ramassant les javelles plantées debout dans les chaumes du champ

fauché, jusqu'à ce groupe lointain de batteurs qui couronne l'horizon, harmonieux comme une strophe d'ode.

Accusera-t-on encore, après cela, ce peintre salutaire et puissant de se complaire uniquement aux laideurs? S'élèvera-t-on encore contre son idéal? Et lui fera-t-on encore un crime de la vérité, parce qu'une fois son œil aura vu, son âme ressenti et son crayon fidèlement retracé l'envers terrible, la grande misère de la vie rurale, dans l'image de ce paysan qui, parti de la beauté et de la force, est arrivé, par l'incessant travail, à user sa force et sa beauté, et qu'il nous représente assis, les mains pendantes, ses pieds nus crispés de fatigue, haletant, la bouche ouverte, la physionomie plutôt impassible que douloureuse?

Millet n'est pas un paysagiste qui traverse un paysage, c'est un homme des champs qui a vécu aux champs et qui y vit. Comme le terrassier, obligé, tout le long de l'année, d'arracher au sol le pain quotidien, dans le ciel il lit les saisons, le beau temps qui favorise son travail ou le mauvais qui le menace. La terre, ses couches successives, son articulation générale, il la connaît à fond pour en avoir fouillé les entrailles; il vous en dira même les qualités et l'essence, en homme qui souvent a effrité des mottes entre ses doigts. La rivière qui longe son champ l'intéresse : on peut l'utiliser, parfois elle déborde ! La mer voisine l'exalte et l'effraye, car les orages sont fréquents aux environs des falaises.

Dure, coriace, pétrie de cailloux, feutrée de toutes sortes d'herbages parasites quand on la défriche; pulvérulente quand on l'a préparée, et s'enfonçant comme un monceau de cendres sous les pieds du semeur ; épineuse dans les friches, pierreuse dans les vignes, la terre de Millet, est toujours la terre des travailleurs, celle qu'il faut remuer sans cesse à la sueur de son front.

Plaine ou montagne, il la modèle en maître : ici, avec ses entassements caillouteux et le mouvant de ses sables ; ailleurs, articulée par coupures et par pans, ou bien se bombant en mamelle. Si le pays est plat, Millet n'a pas besoin, pour en rendre sensible la profondeur, des menus accidents de terrain aimés des peintres ; la glèbe toute seule, la glèbe qu'il connaît si bien, lui suffit, et il va l'étendre jusqu'à l'infini de l'horizon, dans un parfait ensemble, sans une solution de continuité, comme une étoffe qu'il aurait lui-même tramée.

A travers les champs, il marque l'usure des vieux chemins, l'enfoncement des ornières.

S'il dessine un tertre, le tertre vit ; sur ses flancs évidés saillissent, mises à nu, les racines séculaires des buissons. On le devine, aux chaleurs de l'été, s'émiettant peu à peu, en petits fragments de terre sèche, sous les pattes des lézards, et s'écoulant en rigoles de vase pendant les pluies.

Millet peint l'arbre merveilleusement : ormeaux sauvageons mal plantés, aux pousses coriaces et dures ; pommiers où les branches coupées laissent comme une cicatrice humaine, bouleaux morts que couronne un rejeton vivant. Le mouvement du tronc, l'insertion des rameaux, expriment l'essence. Millet observe et rend leur croissance lente, par spirales ligneuses, et leur plantation circumsaillante, c'est-à-dire le renflement que les racines donnent à la terre où elles sont implantées. Mais, quoi qu'il voie admirablement l'arbre, l'arbre ne l'empêche jamais de voir la forêt dans son unité magnifique et redondante ; et ni l'arbre ni la forêt ne sont inertes : l'arbre respire, la forêt se meut.

Personne mieux que Millet n'a fait l'eau, soit la mer dense et saline, mettant de la lenteur à s'égouter de dessus

les rames; soit l'eau fluide et fuyante des rivières; soit l'eau morte des mares qui, comme une plaque étamée, éclaire par-dessous le poitrail d'une vache qui boit.

Mais personne surtout n'a rendu comme lui, les aspects du ciel, aussi profond dans ses tableaux que la terre est solide et ferme; et les variations atmosphériques, promesses de pluie ou menace de sécheresse, dans leurs nuances les plus subtiles. Personne n'a rendu comme il les rend les bruits et les silences de la nature : un ciel sombre traversé par des pigeons blancs; des lueurs subites passant sur un village; des feuilles sèches qui s'envolent, une bergère qui s'abrite, et cela suffit pour vous donner une pénétrante sensation de vent et d'orage.

La neige couvre la terre, quelle morne tristesse! Faites passer quelques cavaliers sous ce ciel, perdez çà et là des cadavres, et ce morceau de champ de Barbizon deviendra plus terrible que le champ de bataille d'Eylau.

La neige, ailleurs, se fait lumineuse et virginale. C'est la première neige, cachant à peine les herbes. On y entend les oiseaux pépier.

Une cour de ferme est muette sous la lune. Mais le chien veille : touchez seulement à la barrière, il aboiera; l'imminence du bruit rend plus sensible le silence.

Et cette forêt d'où sort un cerf par un pan de mur éboulé, cette forêt profonde et claire, n'est-ce pas Albert Durer qui l'a dessinée? N'évoque-t-elle pas le souvenir des paroles mystérieuses de la Bible : *l'Heure où toutes les bêtes sortiront.* Ne rêve-t-on pas la croix de saint Hubert entre les bois de ce cerf immobile et debout sous l'ostensoir ennuagé de la lune?

Quel que soit, d'ailleurs, le lieu où Millet prend ses sujets, ils sont profondément marqués d'un triple cachet de naturel, d'originalité et d'idéal. Portés, par son œil qui les pénètre, à son cœur qui les anime et à son imagination qui les agrandit sans les altérer, il sortent comme tout armés de sa tête; et sa main les fixe à jamais sur la toile, obéissant à sa conscience et à la vérité, mais à la vérité vivante, pensante, caractérisée, et non pas inerte, stupide et faussée par un réalisme moins exact, après tout, que la machine du photographe.

Bien que Millet, malgré son grand savoir spécial, conserve toujours cette simplicité de moyens et cette énergie de l'instinct qui sont les prêmiers traits de la puissance, je ne prétends pas pour cela qu'il soit un artiste naïf. « Il n'y a pas de Maître enfant, » disait Constable. L'art étant à la fois un sentiment, une science et un métier plein de raffinements et de prestiges, — surtout de notre temps où l'on épluche tous les tableaux et tous les livres connus avant d'oser faire soi-même un livre ou un tableau, — il faut au moins tenir compte au grand peintre des mœurs rustiques de ne pas abuser, aux dépens de la sincérité naturelle, de son extrême habileté et de sa parfaite connaissance des Maîtres.

Aussi accentué que les peintres primitifs et que les sculpteurs d'Egine dans ses plus humbles figures; successivement remué par l'idéal d'Ostade, de Claude Lorrain et de Michel-Ange, il n'imite assurément ni Michel-Ange, ni Ostade, ni Claude, ni les primitifs; il leur ressemble, il a de leur sang et de leur moelle. Un parent du génie n'est pas son plagiaire. Les maîtres sont tout simplement pour Millet les confirmateurs enthousiastes de ces lois naturelles qui, à son tour, l'ont frappé; des ancêtres vénérables, d'augustes

conseillers, des vigies ou des phares éclairant, d'une extrémité à l'autre de la tradition, les précipices de la vie et les sommets de l'Art.

Les personnages qui vivent, respirent dans les dessins de Millet sont les incarnations passionnées de la nature et du souvenir. Prêtant à la réalité son génie élargi par l'étude, approfondi par la méditation, il se peint lui-même en les peignant, et tire des plus humbles sujets des types qui vivront, les ayant lui-même *vécus*, et comme pétris, de sa vie, de sa pensée et de ses passions.

Mais à quoi bon pousser plus loin ces notes rapides. Millet n'est-il pas tout entier dans ces 95 dessins, qui parlent par eux-mêmes et cent fois mieux que nous.

C'est en accordant ses sensations, ses sentiments et ses idées avec le caractère de ses personnages et la physionomie du monde extérieur, miroir de nos joies et de nos peines, que François Millet a été aussi grand peintre de mœurs que de paysages. Préservé des influences malsaines de Paris par la rectitude de son esprit, l'énergie de ses instincts, la pureté de ses mœurs et le souvenir de sa jeunesse toute primitive, il a continué à la campagne la forte et douce vie de la famille.

La contemplation de la nature, l'étude des paysans toujours présents à ses yeux, l'ont détourné des sujets ressassés, des vaines imaginations et des ambitions folles qui jettent dans le vide la plupart des artistes, après avoir frappé de stérilité leur intelligence et leur cœur.

La visée d'un grand peintre n'est pas de s'envoler vers

la lune et les étoiles ; c'est de marcher d'un pas ferme, d'un cœur ému, dans le sentier qu'il s'est choisi, toujours sincère envers lui-même, envers les hommes, envers la nature.

Cette visée, Millet l'avait ; et c'est ce qui l'a fait incomparable et immortel.

Théophile Silvestre.



Vente du Vendredi 11 Juin 1875



1 — Parc à moutons. Clair de lune.

Haut., 71 cent.; larg., 95 cent.

2 — Berger gardant son troupeau. Effet d'automne.

Haut., 72 cent.; larg., 96 cent.

3 — L'Hiver, plaine de Chailly.

Haut., 71 cent.; larg., 94 cent.

4 — La Fin de la journée.

Haut., 71 cent.; larg., 91 cent.

5 — Femmes revenant de faire du bois dans la forêt de Fontainebleau.

Haut., 72 cent.; larg., 93 cent.

6 — Bergère tricotant en conduisant son troupeau.

Haut., 70 cent.; larg., 94 cent.

7 — Le Village de Chailly, près Barbizon.

Haut., 70 cent.; larg., 85 cent.

8 — Batteuse de beurre.

Haut., 95 cent.; larg., 59 cent.

9 — Chevrière d'Auvergne filant.

Haut., 92 cent.; larg., 57 cent.

10 — Un poulailler. Effet de neige.

Haut., 70 cent.; larg., 88 cent.

11 — Animaux sur la lisière d'une forêt de sapins, Vosges.

Haut., 68 cent.; larg., 93 cent.

12 — Bouquet de marguerites sauvages sur l'appui d'une fenêtre.

Haut., 68 cent.; larg., 80 cent.

13 — La Veillée.

Haut., 43 cent.; larg., 55 cent.

14 — Le Semeur.

Haut., 34 cent.; larg., 41 cent.

15 — Bûcheron et sa femme dans la forêt. L'Hiver.

Haut., 48 cent.; larg., 33 cent.

16 — Le Repos au milieu du jour.

Haut., 42 cent.; larg., 51 cent.

17 — Orage en plaine.

Haut., 42 cent.; larg., 53 cent.

18 — L'Entrée de la forêt à Barbizon. Effet de neige.

Haut., 51 cent.; larg., 40 cent.

19 — La Chute des feuilles, berger gardant son troupeau.

Haut., 37 cent.; larg., 43 cent.

20 — Paysan menant boire ses chevaux, le soir.

Haut., 37 cent.; larg., 47 cent.

21 — Le Départ pour le travail.

Haut., 44 cent.; larg., 38 cent.

22 — Falaise à Gréville.

Haut., 44 cent.; larg., 54 cent.

23 — La Mer vue du haut de la falaise de Gréville.

Haut., 46 cent.; larg.. 60 cent.

24 — Jeunes filles regardant un vol d'oies sauvages.

Haut., 57 cent.; larg., 42 cent.

25 — Les Petites maraudeuses.

Haut., 47 cent.; larg., 34 cent.

26 — Bouvier rappelant son troupeau dans la montagne.

Haut., 54 cent.; larg., 40 cent.

27 — Le Retour du marché, le soir.

Haut., 50 cent.; larg., 34 cent.

28 — La Nuée de corbeaux. Effet d'hiver.

Haut., 37 cent.; larg., 48 cent.

29 — Paysanne pourchassant des oies.

Haut., 46 cent.; larg., 55 cent.

30 — Paysan rentrant avec son âne. Effet de crépuscule.

Haut., 42 cent; larg., 51 cent.

31 — La Leçon de tricot.

Haut., 36 cent.; larg., 25 cent.

32 — La Leçon de lecture.

Haut., 33 cent.; larg., 26 cent.

33 — Petite fille gardant des oies près d'une métairie.

Haut., 42 cent.; larg., 51 cent.

34 — Fendeur de bois à l'entrée de la forêt, à Barbizon.

Haut., 43 cent.; larg., 37 cent.

35 — Pêcheurs de homards jetant leurs claies. Effet de nuit.

Haut., 32 cent.; larg., 48 cent.

36 — Bergère et son troupeau sous des arbres.

Haut., 00 cent. ; larg., 00 cent.

37 — Paysanne trayant sa vache, environs de Vichy.

Haut., 45 cent.; larg., 50 cent.

38 — Deux bergères causant en gardant leur troupeau.

36 cent.; larg., 45 cent.

39 — Paysanne faisant paître deux vaches.

Haut., 29 cent.; larg., 46 cent.

40 — Bouleau mort, carrefour de l'Epine, forêt de Fontainebleau.

Haut., 50 cent.; larg., 62 cent.

41 — Paysan prenant des oiseaux au trébuchet. Temps de neige.

Haut., 56 cent.; larg., 46 cent.

42 — Paysanne d'Auvergne filant en gardant ses chèvres.

Haut., 57 cent.; larg., 45 cent.

43 — Paysanne et ses chèvres dans la montagne.

Haut., 45 cent.; larg., 62 cent.

44 — Femmes portant des herbes.

Haut., 40 cent.; larg., 27 cent.

45 — Pâturage d'Auvergne.

Haut., 42 cent.; larg., 51 cent.

46 — Chemin montant à un village.

Haut , 42 cent., larg., 53 cent.

47 — Coucous, fleurs de printemps.

Haut., 40 cent.; larg., 48 cent.



Vente du Samedi 12 Juin 1875

48 — Cour de ferme, la nuit.

Haut., 71 cent.; larg., 87 cent.

49 — Les Laboureurs.

Haut., 70 cent.; larg., 94 cent.

50 — La Plaine de Barbizon. Effet de neige.

Haut., 70 cent.; larg., 94 cent.

51 — Paysan menant boire ses vaches, bords de l'Allier. Effet de soir.

Haut., 70 cent.; larg., 94 cent.

52 — Le Battage du sarrasin, Basse-Normandie.

Haut., 73 cent.; larg., 95 cent.

53 — Meules et troupeau de moutons dans la plaine de Barbizon.

Haut., 71 cent.; larg., 95 cent.

54 — Vigneron au repos.

Haut., 71 cent.; larg., 84 cent.

55 — Cheval de paysan attendant son chargement de foin.

Haut., 69 cent.; larg., 94 cent.

56 — Bergère dormant à l'ombre d'un buisson de chênes.

Haut , 69 cent.; larg., 94 cent.

57 — Faucheurs dans la plaine.

Haut., 94 cent.; larg., 68 cent.

58 — Pâturage dans les montagnes des Vosges.

Haut., 70 cent.; larg., 95 cent.

59 — Moulin à eau au pied d'une montagne, Allier.

Haut., 70 cent.; larg., 83 cent.

60 — La Méridienne des moissonneurs.

Haut., 29 cent.; larg., 42 cent.

61 — Berger ramenant son troupeau.

Haut., 39 cent.; larg., 51 cent.

62 — Jardin de paysan.

Haut., 41 cent.; larg., 54 cent.

63 — Cerf sortant de la forêt. Effet de lune.

Haut., 51 cent.; larg., 34 cent.

64 — Bergère et son troupeau. Soleil couchant.

Haut., 36 cent.; larg., 44 cent.

65 — Anes dans une plaine par la pluie.

Haut., 45 cent.; larg., 55 cent.

66 — L'Agneau nouveau-né.

Haut, 40 cent.; larg., 46 cent.

67 — La Plaine : soleil couchant annonçant la pluie.

Haut., 49 cent.; larg. 60 cent.

68 — Bergère tricotant en conduisant son troupeau.

Haut., 36 cent.; larg., 49 cent.

69 — L'Orage pendant la coupe des foins.

Haut., 46 cent.; larg., 56 cent.

70 — Lapins sortant de leur terrier, à l'aube.

Haut., 49 cent.; larg.; 59 cent.

71 — Ménagère balayant sa maison.

Haut., 54 cent.; larg., 42 cent.

72 — Paysanne d'Auvergne gardant ses chèvres.

Haut., 50 cent.; larg., 42 cent.

73 — Jeune bergère assise sur une barrière

Haut., 42 cent., larg., 35 cent.

74 — Coucher de soleil sur une plaine.

Haut., 41 cent.; larg., 50 cent.

75 — Petits enfants conduisant des oies à une mare.

Haut., 36 cent.; larg., 50 cent.

76 — Paysan et sa femme ramant des pois.

Haut., 29 cent.; larg., 41 cent.

77 — Femme donnant la bouillie à son jeune enfant.

Haut., 38 cent.; larg., 31 cent.

78 — L'Enfant malade.

Haut., 38 cent.; larg., 31 cent.

79 — Moutons broutant les jeunes pousses d'un bois.

Haut., 37 cent.; larg., 43 cent.

80 — Les Premiers pas de l'enfant.

Haut., 29 cent.; larg., 35 cent.

81 — Parc à moutons. Clair de lune.

Haut., 33 cent.; larg., 23 cent.

82 — L'Hiver, plaine de Chailly.

Haut., 37 cent.; larg., 44 cent.

83 — Paysanne faisant boire sa vache. Effet de soleil couchant.

Haut., 37 cent.; larg., 43 cent.

84 — Bergères à l'ombre, à l'entrée d'un bois.

Haut., 30 cent.; larg., 39 cent.

85 — Le Chargement des gerbes de blé.

Haut., 31 cent.; larg., 47 cent.

86 — Sentier dans les blés. Effet de midi.

Haut , 40 cent.; larg., 51 cent.

87 — Paysanne faisant boire ses vaches. Effet de soir.

Haut., 31 cent ; larg., 46 cent.

88 — Le Puy-de-Dôme. Effet de soleil dans les nuages.

Haut., 47 cent.; larg., 61 cent.

89 — Chemin creux dans la montagne, Allier.

Haut., 38 cent.; larg., 50 cent.

90 — La Fin de l'ondée. Effet d'arc-en-ciel sur les arbres en fleurs.

Haut., 43 cent.; larg., 55 cent.

91 — Jeune femme au puits. Cour de la maison natale de Millet.

Haut., 45 cent.; larg., 33 cent.

92 — Moulin à eau. Environs de Vichy.

Haut., 33 cent.; larg., 50 cent.

93 — Sommets des montagnes. Vue d'Auvergne.

Haut., 45 cent.; larg., 54 cent.

94 — Les Pissenlits.

Haut., 40 cent.; larg., 50 cent.

95 — Fleurs du printemps.

Haut., 40 cent.; larg., 50 cent.

